

Projet ANTHROP'ARC, soutenu par l'attribution d'une subvention de la Région Île-de-France dans le cadre du Domaine d'intérêt majeur « Matériaux anciens et patrimoniaux » de la Région Île-de-France

Entretien de DANIELE LAVALLEE

Numéro de l'entretien :	16
Entretien réalisé le :	31/01/2020
Nom de l'enregistrement filmé :	« 16_Lavallée_enregistrement »
Lieu :	domicile, Paris (75)
Durée de l'entretien :	00h54mn10s
Poids du fichier (.mp4) :	17.2 Go
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : DL

[>Question ?] : Est-ce que vous pourriez vous présenter s'il-vous-plaît tout en expliquant quelle archéologue vous êtes devenue ?

[>DL] : Je suis Danièle Lavallée. J'ai fait toutes mes études à Paris, à la Sorbonne, en commençant par de l'histoire et de l'histoire de l'art. Un déclic m'a ensuite mené vers l'Amérique du Sud et je suis entrée au CNRS. J'y ai passé 47 ans à travailler sur l'archéologie et plus spécialement la Préhistoire de l'Amérique du Sud. Le Pérou a été mon principal séjour et terrain. J'ai un peu travaillé dans tous les autres pays d'Amérique du Sud, sauf l'Uruguay et le Paraguay que je ne connais pas.

[>Question ?] : Jusqu'où remonte votre goût pour le passé ?

[>DL] : Gamine ! J'étais passionnée d'histoire. J'ai longtemps habité dans ma famille. Lorsque j'étais encore à l'école communale, je disais à mon père : « papa, pose-moi des questions d'histoire ». J'ai su après qu'il allait en fait se documenter avant de me répondre. Il m'offrait beaucoup de livres. Je baignais dedans et je n'avais qu'une envie, c'était faire de l'histoire.

L'archéologie est venue après, lorsque je me suis lancée dans une Licence d'histoire à la Sorbonne. J'ai fait histoire, histoire de l'art antique, histoire du Moyen Âge. Il y a alors eu le déclic Amérique. Je suis allée voir d'autres professeurs, comme Claude Lévi-Strauss qui m'a reçu avec beaucoup de gentillesse. On avait parlé longuement. Il m'avait dit : « étant donné ce que vous me racontez, vous devriez aller voir Monsieur André Leroi-Gourhan ». J'ai vu d'autres gens bien sûr avant, comme Georges Balandier qui travaillait sur l'Afrique ou encore Pierre M. qui était américaniste.

Lorsque je suis allée voir André Leroi-Gourhan, ça s'est passé de la façon suivante. On m'avait dit qu'il travaillait au musée de l'Homme. Ça devait être en 1954 ou 1955. Lorsque je suis arrivée un jour, on m'avait dit : « oui, Monsieur André Leroi-Gourhan est en train de donner un cours ». La personne qui me disait ça était la secrétaire de l'institut d'ethnologie de l'époque, la sœur de Paul Rivet, Madeleine Rivet. Elle m'avait reçu comme une grand-mère accueille une petite fille : « mais asseyez-vous mon petit. Voulez-vous un bonbon ? » Elle m'avait ensuite dit de rentrer dans la salle et j'ai alors suivi la fin du cours. Ça me restera toute ma vie. C'était un cours sur les Indiens Ménomini. Le Patron donnait des cours d'ethnologie. C'était donc un cours d'ethnologie qui parlait de la récolte du blé sauvage chez une tribu d'Amérique du Nord qui s'appelait Ménomini. Le blé sauvage s'appelait lui la zizanie. C'est d'ailleurs l'origine de ce terme. On sème la zizanie. Or la zizanie est une céréale sauvage. Personne n'en était donc propriétaire. Les tribus se rencontraient là et se chamaillaient pour la récolte de la zizanie. Ça m'est donc resté comme mon premier souvenir d'ethnologie outre que j'ai appris l'origine du terme de zizanie et qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui la connaissent. Ça ne m'a pas marqué au-delà de la petite histoire.

Le moment était venu de me réinscrire en Certificat pour terminer ma Licence d'histoire qui était partie dans tous les sens. Il me manquait la géographie qui ne m'intéressait pas. Je suis donc allée m'inscrire en ethnologie. J'ai fait le Certificat d'ethnologie et à ce moment-là, l'archéologie préhistorique n'existait pas. On ne faisait pas d'études de ce type-là.

[>Question ?] : C'est donc ce cours qui vous a donné envie de basculer vers l'archéologie.

[>DL] : Oui. En faisant le Certificat d'ethnologie, on avait un enseignement très large. Tout d'abord, il y avait deux certificats, ethno-sciences et ethno-lettres. Moi, j'ai pris ethno-lettres, car dans le premier cas, il s'agissait plutôt d'étudiants en physique, en sciences plus exactes qui faisaient ethno-sciences pour ses aspects biologiques ou liés à l'anthropologie physique. Moi, ce n'était pas le volet qui m'intéressait. En ethno-lettres, on avait de tout. On avait les cours du Patron qui étaient des cours d'ethnologie. Ça n'est que

plus tard qu'il a fait des cours de Préhistoire à proprement parler, avec des cailloux taillés, des grottes, etc., Bernard Ch... donnait ces cours-là. Et puis il y avait ceux de Raoul A... en anthropologie physique. Il y avait Roger Bastide qui donnait des cours d'histoire des religions et c'était déjà un petit peu l'Amérique là. J'ai donc eu ce Certificat. Collée au mois de juillet, mention très bien au mois de septembre ! J'étais très fière. Il a ensuite fallu que je termine ma Licence, car tout ça faisait un truc bancal. J'en avais trop, mais pas assez pour que ce soit vraiment ce qu'il fallait faire. J'ai donc continué avec l'histoire des religions. C'était l'année durant laquelle le troisième cycle venait d'être fondé. Je me suis donc inscrite pour une thèse de troisième cycle. Et à ce moment-là, j'avais déjà choisi mon terrain. J'avais dit que je voulais travailler sur le Pérou.

[>Question ?] : Vous avez parlé d'un déclic.

[>DL] : Le déclic, c'est un bouquin. En somme, je vous raconte ma vie ?

[>Question ?] : Oui !

[>DL] : J'avais fait beaucoup de scoutisme dans ma prime jeunesse. J'avais fini comme cheftaine de louveteau. Je crois que ça existe encore. À l'époque, lorsque j'avais 18 ans, il fallait prévoir un camp d'été entre autres distractions du jeudi et du dimanche. Quand j'y réfléchis, mais parents étaient complètement affolés, mais ils ne m'en ont jamais touché mot. J'avais une adjointe qui avait 17 ans. Le camp consistait à emmener camper en pleine nature – ou disons sur un terrain que l'on nous prêtait – une vingtaine de gamins entre 7 et 11 ans. Et nous y faisons toutes les choses qui sont interdites maintenant comme faire des feux en plein air, faire la cuisine couchés dans la paille, etc. On se demande d'ailleurs ce qui n'est plus interdit et comment il est encore possible de s'amuser aujourd'hui. C'était une responsabilité énorme ! Et nous n'étions que deux. Comme il fallait trouver un thème pour le camp qui maintienne l'enthousiasme des gamins et que l'on puisse se déguiser en inventant des jeux en relation avec le thème, j'avais proposé le thème du camp chez les Incas. Je me suis alors lancée dans la lecture de tas de bouquins. Et le premier que j'ai lu, je l'ai toujours. Il est dans ma bibliothèque à côté. On avait donc fait un camp sur les Incas.

J'ai appris des tas de choses et je me suis finalement dit que c'était une civilisation formidable. Toutes ces choses étaient au bout du monde. On ne les connaissait pas très bien. C'était donc le déclic du Pérou, à 18 ans. Il a ensuite fallu que je cavale pour terminer ma Licence rapidement. Je me suis ensuite inscrite en thèse après avoir pris contact au musée avec les gens qui travaillaient en Amérique du Sud. J'avais fait une demande au BUS, le bureau universitaire pour une bourse qui s'appelait *Studies Abroad*. J'ai donc demandé une bourse pour le Pérou et je l'ai eue.

En octobre 1969, je suis donc partie au Pérou pour un an afin de commencer ma thèse. Ce n'était pas sur un chantier à ce moment-là. C'était sur une étude de collection d'un style particulier de céramique. J'ai été accueillie de façon particulière au Pérou. C'est mon autre histoire. Je profitais de m'échapper autant que je le pouvais, parce que les étudiants n'étaient pas très... j'étais lecteur de français. Je n'étais pas professeure d'archéologie. Comme c'était très mal payé, mes étudiants ne venaient pas beaucoup en cours, et je n'avais pas un sou. Je ne crevais pas de faim, mais je vivais dans de drôles de conditions.

À l'ambassade de France, on m'avait en effet proposé d'être professeur dans le grand lycée franco-péruvien qui venait de commencer son existence officielle. Il n'y avait alors pas beaucoup de professeurs officiels. Ils m'ont sauté dessus et un peu obligé à être professeur de classe de troisième et de première. Je n'avais pas trop le choix. Est-ce que vous vous imaginez ? Ma classe de première à moi n'était pas loin, vous vous rendez compte ? Je me souviens d'un télégramme affolé que j'ai envoyé à mes parents en leur disant : « essayez de me retrouver mes anciens cours de littérature ! Essayez de n'envoyer mes classiques

Hatier ! » Ils m'ont aidé et j'étais un professeur très respecté. Même si j'avais des élèves qui avaient pratiquement mon âge. Ça s'est très bien passé.

[>Question ?] : Avant de partir là-bas, est-ce que vous aviez discuté de votre sujet de thèse avec André Leroi-Gourhan ?

[>DL] : Oui, bien sûr puisque j'avais pris contact avec lui. Et entre-temps, j'étais allée à Arcy-sur-Cure en 1958 et 1959. J'avais déjà pris contact avec la fouille et je savais ce que je voulais faire : faire de l'archéologie au Pérou.

[>Question ?] : Avant d'aller au Pérou pour votre thèse, vous suiviez donc les cours d'André Leroi-Gourhan. J'imagine que c'est à cette occasion qu'il vous a parlé du site d'Arcy-sur-Cure ?

[>DL] : Oui, bien sûr. André Leroi-Gourhan nous en avait parlé, le Patron comme on l'appelait tous. 1958 était l'année du stage au CFRE. J'y étais en même temps qu'un certain nombre de copains qui sont passés après Arcy-sur-Cure. J'étais à Arcy l'été 1959 et je suis partie pour le Pérou fin octobre 1959, sachant très bien ce que je voulais y faire. Mais je n'ai pas pu réaliser ce que je souhaitais parce qu'il fallait que je donne mes cours à l'université comme lecteur de français. Je n'avais donc pas beaucoup de cours. C'est pour ça que j'essayais de m'échapper. J'ai fait des tas de voyages, à la fortune du pot, sur le toit d'un camion, des tas de trucs un peu fous. J'avais fait la connaissance auparavant d'un certain nombre d'archéologues professionnels péruviens. Quand je suis rentrée à Paris début 1961, j'ai posé ma candidature au CNRS et je suis rentrée début 1963. Ça n'a pas marché la première année. Je me souviens que Claude Lévi-Strauss m'avait dit : « vous pouvez peut-être encore attendre un petit peu ». J'ai vu des tas de gens passionnants qui m'ont tous reçu très gentiment. Ça me fait des beaux souvenirs. Je suis donc rentrée au CNRS en 1963.

[>Question ?] : C'est-à-dire la dernière année d'Arcy-sur-Cure.

[>DL] : Dès que j'étais en France, j'allais à Arcy, mais deux ou trois jours, un peu en visite. Je faisais déjà partie de l'équipe et je connaissais à peu près tout le monde à ce moment-là, mais je n'y restai pas longtemps. En 1961, je crois que je n'y suis restée qu'une semaine. En 1962, pareil. Je suis rentrée au CNRS en 1963 et je suis repartie au Pérou en 1964. Depuis ce moment-là, je n'ai pas revu les gens d'Arcy-sur-Cure, sauf ceux qui se trouvaient là dans mes intervalles de séjour au Pérou. Mais ces intervalles étaient plus courts que mes séjours eux-mêmes. On peut dire que de 1964 à 1970, j'étais beaucoup plus au Pérou qu'en France. Ma vie, c'était là-bas. Successivement, j'avais des missions CNRS de dix mois. On n'avait pas le droit de rester plus de dix mois à l'étranger. Au-delà, il aurait fallu augmenter notre salaire en tant que résidant à l'étranger. Bien entendu, le CNRS n'ayant aucune envie d'annexer nos salaires, il nous faisait revenir un mois et demi avant. À ce moment-là, je vivais avec un salaire de stagiaire de recherche. Heureusement que ça n'a duré qu'un an. J'ai été attachée de recherche ensuite. Ça, c'est ma carrière américaine. Mais on se voyait toujours avec tous les gens d'Arcy-sur-Cure, comme Michel Girard, Claire Monmignaut ou Michèle Julien. Dès que j'étais à Paris, je renouais avec tous ces milieux.

[>Question ?] : La toute première année, quand vous êtes arrivée à Arcy et que vous ne connaissiez personne, est-ce que c'était votre premier chantier de fouilles ?

[>DL] : C'était mon premier chantier de fouilles, mais je connaissais déjà les gens. J'avais retrouvé tous ceux qui avaient fait le CFRE l'année précédente. Il y en a plusieurs qui sont allés à Arcy en même temps, mais on n'était pas forcément ensemble. On allait à Arcy-sur-Cure pour trois semaines ou un mois. Je sais qu'il y a eu Béatrice Schmider à l'époque. Il n'y avait finalement pas grand monde du CFRE, mais je

m'attendais à ce que je retrouvais là-bas.

[>Question ?] : Techniquement, il y avait tout ce laboratoire de plein air avec des expériences méthodologiques importantes.

[>DL] : Quand je suis arrivée à Arcy, techniquement, je ne connaissais rien, sinon le principe des fouilles. Avec André Leroi-Gourhan et Bernard Champeaux, on avait été préparé. J'avais également Corneille Geste qui était alors jeune chercheur et qui nous parlait d'ethnologie. Il y avait également Michéat qui avait travaillé en Arctique, Bernard Édén et plein d'autres qui m'échappent. Théoriquement, j'avais appris beaucoup de choses ; comment fouiller, etc. À l'époque, les techniques de fouilles d'André Leroi-Gourhan, avec notamment le décapage, n'étaient pas encore complètement au point. Il faut dire qu'Arcy n'était pas un terrain d'apprentissage facile. Quand on pense à ce que les autres ont eu ensuite à Pincevent, avec de beaux limons sur lesquels les vestiges sortaient en quantité. Et puis entre les deux, une couche stérile ! Le rêve ! Nous, on avait des niveaux de plaques de calcaire tombées du plafond on ne sait quand et qui s'étaient accumulées sur des milliers d'années. On ne savait rien à l'époque ! De temps en temps, il y avait un vestige. On plantait des petits stylets en plastique blanc pour les signaler. On tenait un carnet de fouilles. On avait des plans de mètres carrés. J'étais d'ailleurs responsable d'un mètre carré dans le niveau Bis B2. Ça m'a beaucoup amusé quand Michèle a terminé la publication après avoir retrouvé toute l'analyse du Bis B2. Quand elle a commencé la rédaction de l'étude des niveaux, elle se battait avec les cahiers de fouilles. C'était des notes d'étudiants. À vrai dire, même si je m'appliquais terriblement à l'époque, j'ai dû faire des bêtises. Il y a des choses que je n'ai pas dû voir. On remplissait les fiches de terrain tous les soirs en écrivant ce que l'on avait vu. Il y avait le Père Hours qui dirigeait la fouille. Lui nous recadrait sévèrement.

[>Question ?] : Il vérifiait que tout soit bien consigné, c'est ça ?

[>DL] : Oui, oui, mais bien sûr que l'on consignait tout scrupuleusement ! Mais qu'est-ce que l'on consignait ? On consignait ce que l'on avait cru comprendre ou ce que l'on avait cru observer. Certains étaient doués, d'autres ne voyaient rien. Avec les cahiers de fouilles bruts des stagiaires que nous étions, je comprends que les rédacteurs du livre final aient eu du mal à en tirer quelque chose. On était bien sûr encadré par le Père Hours qui passait derrière nous, qui regardait et qui analysait. Il y avait également Jean Lesage. Michel Brézillon et André Vila n'étaient pas encore arrivés sur le chantier en 1959. Ils étaient en Afrique. Michel Brézillon a pris la direction du chantier après le Père Hours. Je n'y allais plus à ce moment-là. En 1961, si, mais ce n'est pas eux qui nous dirigeaient sur le chantier. C'était Hours. Et puis le Patron passait tous les jours et venait voir ce que l'on faisait. Je me suis follement amusée là-bas. J'ai appris des tas de choses. Je me suis fait des copains éternels. Je ne suis pas sûre en revanche que c'est vraiment là que j'ai appris à fouiller. J'ai appris comment il fallait faire, mais ce n'est pas là que j'ai acquis une expérience qui m'a servi après au Pérou.

[>Question ?] : Dans quel contexte archéologique avez-vous travaillé au Pérou ? Et comment avez-vous appliqué ce que vous aviez malgré tout appris auparavant ?

[>DL] : Lorsque je suis partie, c'était un peu compliqué. J'avais déjà fait deux missions avec deux années en résidence au Pérou. J'avais pas mal voyagé, mais en tant qu'étudiante touriste. J'avais fait deux ou trois chantiers avec des archéologues péruviens sur la côte du Pérou. Mais c'était leur chantier. C'est eux qui le dirigeaient. En 1969, un collègue d'ici, un sociologue peruaniste, m'a proposé un projet qui consistait à essayer de retrouver sur le terrain, dans les Andes du Pérou – c'est-à-dire dans les Andes centrales – les derniers villages occupés avant la conquête. Quand les Espagnols ont débarqué au Pérou,

ils ont commencé par tout détruire. Ils ont déplacé les populations en les forçant à se regrouper dans des vallées. Auparavant, il y avait des villages sur chaque python. De là, ils pouvaient surveiller leurs terres arables, leurs troupeaux, etc. Tout ça a été détruit par la conquête.

En 1969, j'étais donc prête à partir. J'avais essayé d'embarquer dans l'aventure un copain d'Arcy. Son nom va peut-être me revenir. Il m'avait laissé tomber au dernier moment. Entre-temps, j'avais eu un gros pépin de santé. On m'avait enlevé un rein. Je n'étais donc pas très fraîche. Je me suis quand même rendu compte que je ne pouvais pas y aller seule contrairement à ce que j'avais prévu de faire. Je suis allée mendier à André Leroi-Gourhan qu'il veuille bien me prêter une de ces techniciennes. Il s'agissait de Michèle Julien. Elle était alors occupée comme technicienne à faire des fiches pour un atlas archéologique. Elle aussi avait fait du terrain avant. Elle avait fouillé au Moyen-Orient avec Henri de Contenson. Elle avait fait des tas de trucs et vous racontera tout cela mieux que moi. On se connaissait bien et on s'appréciait. À l'époque, il y avait déjà Pincevent que l'on avait commencé à exploiter. J'ai fait partie de la première semaine à Pincevent. J'ai donc fouillé toute la première saison à Pincevent, la cabane n° 1, etc. J'y étais allée après également, en 1964, 1965, 1966, et 1967. J'y suis allée tous les ans.

[>Question ?] : Et vous aviez senti une différence ?

[>DL] : Ah oui ! Je me suis réellement formée, à la fois au décapage, à l'interprétation des données de fouilles, à suivre un sol, etc., J'en savais bien-sûr déjà un peu à la suite d'Arcy, mais je me suis aperçue que j'en savais plus que les jeunes stagiaires qui arrivaient. J'ai donc été chef de chantier. Le roi n'était pas mon cousin. Ça marchait bien. On avait Michel Brézillon sur le dos, tout le temps et le Patron qui faisait sa visite de chantier tous les jours.

[>Question ?] : Ce qu'il faisait déjà Arcy-sur-Cure ?

[>DL] : Oui, d'accord, mais il ne faut pas oublier qu'il y avait la Cure. On allait faire du canotage, etc. Pincevent, c'était un petit peu concentrationnaire : les baraques en tôle, les tentes, le chantier de l'ELN. On bossait beaucoup plus dur. Moi, j'estime que j'ai appris les rudiments et les principes à Arcy-sur-Cure, tout comme les cours d'ethnologie bien-sûr. Et j'ai appris la pratique à Pincevent.

En 1969, j'ai bien senti que je ne pouvais pas faire le Pérou toute seule. On est parties avec Michèle Julien. Elle m'y a rejoint le 30 mai 1970. J'y étais déjà depuis 1968. C'est une date qui restera dans mes souvenirs. Nous sommes allées au Pérou en avion, au moment du grand tremblement de terre qui a eu lieu ce matin-là. La plus haute montagne du Pérou s'élève à 6778 m. Toute une partie de la montagne était tombée dans la vallée. Ça avait englouti Yungay, une petite ville qui était en dessous, sous vingt mètres de glissement de terrain. Elle n'existe plus aujourd'hui. J'en ai plein de diapositives. Il faut le savoir qu'elle est là, avec les gens que personne n'est allé chercher. Il y a eu 20 000 morts. Quand nous sommes arrivées dans notre avion avec Michèle, nous avons survolé la cordillère et avons vu l'énorme glissement de terrain. C'est la raison pour laquelle je n'oublierais jamais la date. Et c'est là-dessus que l'on est parties dans les Andes toutes les deux en crapahutant. On décapait des tas de sols d'habitation.

[>Question ?] : Aviez-vous prospecté cette zone avant cela ou alliez-vous plutôt sur les chantiers des collègues ?

[>DL] : C'était un projet qui a duré trois ans. Il y avait des saisons où l'on pouvait aller dans les Andes et d'autres où l'on ne pouvait pas à cause de la neige, de la pluie, des routes coupées, etc. Nous y sommes allées deux ans de suite avec Michèle qui, entre-temps, rentrait bien sûr en France et s'occupait de Pincevent. Elle y travaillait toujours comme technicienne, ce qui s'appelait encore à ce moment-là l'ERA 52.

Elle me revoyait pour la saison d'été puis nous repartions. Ça a commencé par une grande campagne de prospection pour essayer de retrouver des choses. On marchait sept heures par jour à 4000 m. On a eu une belle existence. Quand on n'en parle encore ensemble, on se le dit : « on a eu une belle vie quand même ! » Pendant ces prospections, on a découvert 27 lieux d'implantation. On ne savait pas encore s'il s'agissait réellement de village ou de systèmes de grange, d'enclos ou de choses comme ça. Pour comprendre à quoi servait une baraque, il fallait qu'on la nettoie entièrement. On a donc décapé et fouillé ces lieux d'implantation pour en savoir davantage. De Pincevent et d'Arcy, on a tiré la conviction que l'on ne pouvait pas travailler comme travaillaient à l'époque les missions américaines qui étaient toutes-puissantes en Amérique du Sud. Elles faisaient des petits sondages de 50 cm sur 50 cm et ne s'occupaient que de la stratigraphie, mais sans rien comprendre à ce qu'ils trouvaient – s'ils trouvaient quelque chose.

[>Question ?] : Aviez-vous eu des échanges au niveau méthodologique avec ces équipes américaines ?

[>DL] : On échangeait assez peu parce qu'on était les deux Françaises un peu foldingues. Il y avait une grosse mission américaine. Je vous raconte cela, mais nous sommes ensuite tous devenus collègues et copains avec les gens de ces missions. En revanche, à l'époque, chacun campait sur ses positions en disant que ce n'était pas comme ça que l'on pouvait comprendre comment fonctionne un village. Pour nous, il fallait que l'on fouille des maisons. On avait fait un bouquin qui a ensuite été traduit. À l'université de Lima, On nous avait dit qu'il n'y avait jamais eu d'études comme ça et qu'ils voulaient la publier. C'était notre premier projet ensemble.

[>Question ?] : Au niveau du contexte archéologique, j'imagine que c'était très différent de ce que vous aviez vu auparavant ?

[>DL] : Ça n'avait rien à voir ! Pincevent n'a jamais rien eu à voir avec aucun autre chantier, ou bien sauf ceux qui se trouvaient dans la même région. Il faut savoir que j'ai donné beaucoup de cours aussi au Pérou, à l'Université Nationale. Quand on montrait ce qu'était Pincevent, ils n'en croyaient pas leurs yeux. Pour eux ce n'était pas possible d'avoir un terrain pareil.

[>Question ?] : Vous, vous étiez sur quel type de terrain au Pérou ?

[>DL] : On était dans de la terre noire. Parfois, elle devenait cendreuse. On suivait donc des niveaux de cendre qui nous donnaient des indications concernant des présences de fosses, de foyers, etc. Les Américains ne voyaient pas tout ça. Ils étaient dans leurs 50 cm². On a donc livré des résultats d'études qui n'avaient vraiment rien à voir avec ce que la mission américaine livrait. C'était bien ! Tout ça se complétait. On s'entendait bien.

[>Question ?] : Vous avez donc été les premières à montrer là-bas que l'on pouvait travailler à partir d'une lecture planimétrique ?

[>DL] : À cette époque-là, nous avons pour ambition avec Michèle – et nous le faisons avec ténacité – de soutenir qu'il s'agissait de la méthode française. On parlait d'André Leroi-Gourhan et de la méthode française de fouille en précisant toujours que c'était comme cela que l'on fouillait en France. On est donc restées connues par là. Il y a deux ans, ils m'ont attribué le titre de Docteur honoris causa de l'Université Nationale. Dans tous les discours, il y avait l'idée des fouilles françaises. Il y avait également le nom d'André Leroi-Gourhan. On parlait de lui. À chaque fois que l'on écrivait les articles, on le citait en disant qu'il s'agissait de sa méthode, celle qu'il avait mise au point.

[>Question ?] : C'est de cette façon que vous présentiez ces apports méthodologiques ?

[>DL] : Voilà, c'était ça. On leur expliquait le pourquoi et le comment de cette méthode. On ne peut pas l'appliquer absolument partout bien sûr. On avait toutefois à cœur d'expliquer d'où cela venait. On avait envie de le transmettre. On voyait bien comment fouillaient les missions américaines. Et petit à petit, ça a pénétré. Maintenant, dans les bouquins, nous sommes cités.

[>Question ?] : Et comment fouillent les Américains aujourd'hui dans cette région ?

[>DL] : Il faut d'abord dire qu'ils avaient à l'origine une réelle présence numérique. Aux États-Unis, ce n'était rien pour eux d'envoyer leurs étudiants faire leurs travaux pratiques dans ces régions. Hormis quelques-uns qui étaient plus doués que les autres, ils fouillaient comme j'aurais pu l'imaginer après quinze jours à Arcy-sur-Cure, en 1959. Ils avaient leurs pratiques et fouillaient donc n'importe comment. Peu de choses ont été tirées de leurs fouilles, hormis deux ou trois collègues qui ont publié des monographies. C'était toujours la fouille en tranchée ou la fouille en sondage qui primait pour eux. On s'était donc fait notre petite réputation avec Michèle, mais aussi un certain nombre d'ennemis.

[>Question ?] : Le fait d'être des femmes a probablement changé quelque chose, non ?

[>DL] : Je ne sais pas. On ne s'est jamais posé la question, sauf pour nos rapports sur le terrain avec les paysans locaux. Là, il a failli nous arriver des trucs pas drôles du tout et dont nous n'avions pas conscience sur le moment. Nous avons réalisé après. C'est vrai que c'était complètement fou d'imaginer deux greluches qui partaient sur des sentiers pas possibles avec un équipement léger et deux ou trois ânes que les paysans nous louaient. On n'avait pas de voiture. Ils servaient à transporter notre matériel : une tente, de sacs marins, deux petites cantines en métal et nos sacs à dos, sans oublier les outres, c'est-à-dire des vaches à eau. Les paysans nous conduisaient et nous lâchaient aux endroits que nous avons déjà repérés. Nous calculions à peu près la quantité d'eau dont nous avons besoin et nous regardions si nous avions des points d'eau accessibles tout près. Il n'y en avait jamais ! Et on disait au type qui nous avait conduites de venir nous rechercher quatre jours plus tard par exemple. Quelquefois, c'était cinq, d'autres fois deux. Il ne nous a jamais lâchées, sauf une fois.

C'était un peu moi à 18 ans avec mes louveteaux. C'était un peu inconscient, sincèrement oui. Mais il ne nous est jamais rien arrivé. Ça a failli pourtant. Il existait une croyance qui était très prégnante dans ces régions à l'époque. Ça a dû changer depuis, car le Pérou de 1970 n'est plus celui d'aujourd'hui. Les paysans étaient très ancrés sur leur terroir à l'époque. Énormément ne parlaient pas espagnol, mais quechua. Ils n'étaient jamais allés à la capitale et vivaient avec des croyances dans lesquelles on retrouvait les mythes de la conquête. Elles avaient été transmises par la famille, la tradition, etc. L'un de ces mythes disait que les blancs – comme par hasard – venaient sur le terrain des Indiens pour leur sucer la graisse afin de faire marcher les machines. Pour eux, les blancs tuaient donc les Indiens pour leur prendre leur graisse parce que cela permettait de faire fonctionner les voitures et les chemins de fer surtout. Je ne saurais vous dire comment tout cela est né. Nous n'avons appris qu'après que pendant trois jours, la population entière de l'un des villages en contrebas – que nous avons traversés en arrivant – se saoulait pour venir nous déloger. Certains étaient montés voir leur troupeau et nous avaient aperçus. Ils avaient vu nos tentes, une bleue et une orange, et des gens bouger – nous. Nous avons compris ensuite pourquoi. De temps en temps, nous voyions passer quelqu'un qui partait aussitôt se cacher. Ils avaient une trouille bleue de nous ! On se disait simplement que c'était un paysan, mais tout en se demandant la raison qui le poussait à se sauver. On ne comprenait pas ! Le dernier jour, nous avons rencontré l'un d'entre eux qui était plus ouvert. Il devait avoir une certaine autorité dans son village. Il avait discuté avec celui que nous

avons vu s'enfuir. C'est là qu'il a appris que le village entier était en train de préparer les escopetas pour venir nous déloger. De retour dans ce village, il s'était alors lancé dans de longues explications : « mais non, ce sont deux señoritas francisas ». La France ne leur disait pas grand-chose, mais quand même un peu. Il leur avait dit que nous faisons des études sur leurs ancêtres et que c'était pour le bien du pays et de la communauté afin qu'elle connaisse son histoire. De ce jour-là, ça s'est arrangé. On m'a fait parler dans une radio ultra locale où j'ai expliqué ce que nous faisons toutes les deux avec Michèle. De ce jour-là, l'information a circulé de village en village et on nous a fichu la paix. S'ils nous avaient trouvées, je crois que nous ne serions plus là. On ne s'était pas rendu compte ! on n'en parle souvent avec Michèle. On avait des cahiers de fouilles bien sûr et nous notions tout consciencieusement. Pour cette mission-là, j'ai un carnet qui s'étale sur trois ans. Et on se bidonne à chaque fois qu'on le relie !

[>Question ?] : De retour en France, j'imagine que vous reveniez charger d'une expérience assez extraordinaire. Le terrain archéologique en Amérique du Sud n'était pas ouvert auparavant pour les Français.

[>DL] : Non, il n'était pas ouvert et il n'était pas non plus très bien connu. À partir de ce moment-là, Michèle continuait à être rattachée au laboratoire, à l'ERA 52, le laboratoire de Leroi-Gourhan. Nous avons bien sûr préparé à deux des tas de conférences et nous avons écrit pas mal d'articles. On a raconté toutes nos expériences, y compris les plus cocasses et celles où nous étions finalement les plus ridicules !

[>Question ?] : Qu'est-ce qu'André Leroi-Gourhan pensait de tout ce contexte ?

[>DL] : Il suivait mes travaux. Ce n'était pas du tout dans la ligne de ses recherches, mais j'étais quand même une de ses anciennes étudiantes. On ne sait jamais perdu de vue avec lui. À chaque fois que je repassais en France, j'allais à Pincevent, ne serait-ce que de passage. Je connaissais tout le monde et tout le monde me connaissait à ce moment-là. Je faisais partie de la famille, moins maintenant. J'ai eu ensuite mon laboratoire pendant très longtemps et on a absorbé une autre équipe qui travaillait sur le Mexique. On s'est transformé en UMR 8196, « Archéologie des Amériques », et j'en ai assuré la direction pendant deux fois quatre ans. J'étais donc très prise par autre chose. Quand on a déménagé à Nanterre en 1997, j'étais au premier étage. Comme Michèle Julien était au rez-de-chaussée, on se voyait tout le temps. J'allais parfois à leur réunion de laboratoire parce que ça m'intéressait. Et je voyais plein de gens que je connaissais. Quand Michèle Julien a eu terminé la direction du laboratoire, j'y allais de moins en moins. J'étais très, très prise par la direction de mon propre laboratoire. Aujourd'hui, je ne connais plus personne dans l'UMR 7041. Avant, je connaissais très bien José Garanger par exemple. On l'avait également connu à Arcy-sur-Cure. Petit à petit, mon monde a éclaté. On a malgré tout fait un nouveau projet. Avec Michèle, nous avons continué à travailler ensemble et notre dernier programme de fouilles s'est terminé en 2009. Cinquante ans de boulot ensemble ! Mais vous me faites beaucoup trop parler de l'Amérique...

[>Question ?] : Tout est lié finalement. Si vous n'aviez pas travaillé à Arcy-sur-Cure, que se serait-il passé ?

[>DL] : Si je n'avais pas fait Arcy, je ne serais pas rentrée au CNRS. Je n'aurais pas forcément fait de Préhistoire en France. Ma vie aurait été toute autre.

[>Question ?] : Et si vous n'étiez pas tombée sur ce livre qui vous a tant marqué ?

[>DL] : C'est un livre de vulgarisation. Je m'étais dit qu'il fallait trouver quelque chose d'intéressant pour les gamins. Les Incas ! Et moi ça m'a passionné. Il fallait continuer dans cette direction. Il y avait tout à faire en Amérique.

[>Question ?] : Il y a des choses dont nous n'avons pas parlé par rapport Arcy-sur-Cure. C'était un monde en soi ou les techniques étaient encore balbutiantes.

[>DL] : Et le terrain était très difficile.

[>Question ?] : Est-ce que ce n'est finalement pas lié au contexte de la grotte en elle-même ?

[>DL] : Si, bien sûr. Les niveaux de plaquettes ! Quand Maurice Hardy – que je connais très bien – a continué la fouille du Bison, je l'ai beaucoup admiré. Je l'ai également emmené en Amérique pour le sortir un peu d'Arcy et du labo. Chaque année, on allait à Arcy, parfois avec Claudine Karlin, parfois avec Michèle, parfois avec Michel Girard. Ça nous faisait tellement plaisir ! Et revoir le chantier du bison ! J'admirais beaucoup cette fouille. Ça n'a rien à voir avec Pincevent. Ce sont des terrains extrêmement compliqués.

[>Question ?] : La grotte est un contexte difficile. Je me questionne sur ce que ce milieu produit sur l'imaginaire. Ça doit quand même faire quelque chose – je pense à la galerie Schoepflin – de se retrouver dans ce milieu si particulier.

[>DL] : Avec un truc qui n'a pas été vu ni touché depuis le départ, oui ! Cette galerie a été découverte en 1956 ou 1957. Quand j'étais à Arcy, elle était déjà obstruée. J'en ai vu des photos. J'ai rêvé qu'on allait la rouvrir pour aller la voir. Oui, mais non. Elle était fermée.

[>Question ?] : Et pourquoi rêviez-vous de cela ?

[>DL] : Pour avoir cette vision extraordinaire d'un sol qui n'a pas été touché depuis des milliers et des milliers d'années, avec tout en place.

[>Question ?] : Est-ce qu'il y a quelque chose de particulier pour vous dans l'expérience de la grotte en elle-même ?

[>DL] : Pour une vision un peu similaire, ça peut être Pincevent. Arcy, on n'a jamais retrouvé de tels sols en place. C'était une fouille en grotte par mètre carré et à des niveaux différents selon les secteurs. On essayait quand même de fouiller les mètres carrés en ensemble, mais jamais nous n'avons eu une vision comme à Pincevent. C'est devenu banal d'avoir des visions sur 50 m² : « oui, voilà, un foyer, deux foyers, trois foyers. Bah oui ! Quelques rennes aussi ». Jamais, Jamais !

[>Question ?] : Mais qu'est-ce que ça fait de fouiller en grottes ?

[>DL] : Au Pérou, on avait fouillé un grand abri sous roche. Ce n'est pas facile. Il faut tenir compte des tentes, des portions abritées et des portions qui ne le sont pas. Il faut tenir compte de ce qui a pu dégringoler d'ailleurs et qui n'a rien à faire là. Il faut tenir compte du fait que l'on n'arrive pas à déterminer si c'est venu d'ailleurs et quand c'est tombé. Ça complique énormément l'interprétation.

[>Question ?] : Et dans le cas d'Arcy-sur-Cure, il s'agit de galeries aussi.

[>DL] : Dans la galerie, il est vrai que ces questions d'instabilité ne se posaient pas vraiment.

[>Question ?] : La grotte semble quand même proposer une expérience de fouille particulière.

[>DL] : C'est un milieu à la fois fermé et ouvert, et ça aussi ça produit des interprétations différentes. L'espace est limité. On ne peut pas dire : « toi tu es là alors moi je vais me mettre là ». Tout s'entasse, tout s'entremêle. Il y a également les accidents du plafond, le pendage des couches, etc.. Je n'ai jamais vraiment fouillé de grottes en France. À Arcy, on était sous l'ancien auvent. Je ne sais plus sur quel carré

j'étais. Il doit me rester des photos.

[>Question ?] : On m'a raconté un certain nombre d'anecdotes concernant les sorties spéléologie que vous faisiez à Arcy.

[>DL] : Michel Girard a fait beaucoup de spéléologie. Moi je n'en ai jamais fait. Les seules balades un peu spéléologiques que j'ai faites, c'était quand on était à Arcy-sur-Cure. Traditionnellement, à la fin du chantier, on allait dans la grotte du Cheval. On n'en sortait dans un état épouvantable. Je m'en souviens très bien. Je me souviens aussi très bien que j'étais avec une amie avec de l'embonpoint. Elle n'avait pas peur du tout parce qu'elle l'avait déjà fait plusieurs fois. Elle passait difficilement à certains endroits. On se disait : « est-ce que l'on va arriver à faire en sorte qu'elle sorte ». Ce n'était pas évident.

[>Question ?] : Vous vous souvenez avec précision de votre progression dans cette grotte ?

[>DL] : Je ne m'en rappelle pas. Je me rappelle que l'on rentrait par une petite ouverture. Il y avait un suçoir. Cela consistait à se laisser glisser dans la bouillasse. Ce n'était pas très haut. Je n'ai pas des souvenirs très nets. Je me souviens d'une intense rigolade, mais pas de souvenirs très précis. Il y avait des personnes qui ne voulaient pas faire cette balade. J'ai toujours été partante pour aller glisser n'importe où. On était avec Marie-Cécile Viale. On a dû vous parler d'elle.

[>Question ?] : Est-ce qu'il y a d'autres personnes dont vous vous souvenez ?

[>DL] : Il y en a que je n'ai jamais cessé de voir, via le laboratoire d'André Leroi-Gourhan. Pour Béatrice Schmider par exemple, je ne peux pas dire que c'est une amie. On se connaît très bien et on se fait la bise. On est contente de se retrouver, mais on n'a jamais travaillé ensemble. Je la revoyais dans les réunions de labo. On ne s'était pas revues depuis le CFRE, c'est-à-dire depuis 1958, jusqu'à ces dernières années. À l'occasion d'une conférence, d'un quelconque colloque ou d'une réunion à Nanterre, on se retrouvait avec plaisir, tout comme avec Yvette Taborin. Dans le laboratoire, il y a plein de gens qui ne sont pas allés à Arcy-sur-Cure. Je n'ai pas forcément retrouvé les anciens d'Arcy-sur-Cure par affinités profondes ou par un travail commun. Je les ai retrouvés par un heureux hasard.